

Festival Piano Plus

Pour le seul plaisir de jouer

Stéphane Étienne

Comment qualifier autrement la prestation de cette légende du jazz belge et de ses musiciens dans le cadre du festival Piano Plus que de « beau, tout simplement » ? La Salle Krieps de l'Abbaye de Neumünster était à moitié pleine vendredi 22 février. Le froid explique en partie cette désertion. Dommage car les absents ont vraiment eu tort. Quand Philip Catherine est en grande forme – et il le fut ce soir-là –, la musique qui coule de sa guitare est un véritable fleuve de mélodies et d'harmonies qui vous surprend, vous émeut et vous emporte sans jamais vous noyer dans une mer de décibels stériles.

Comme d'habitude, Philip Catherine a entamé son concert de manière décontractée. Habillé un peu à l'emporte-pièce, le guitariste s'est confortablement installé sur son siège. Il a calmement disposé ses partitions qui finiront éparpillées sur le sol à la fin du spectacle. Ensuite, il a tranquillement accordé sa guitare avant de s'emparer du micro le sourire aux lèvres. L'artiste a bredouillé quelques mots de bienvenue en allemand, évoqué son album *Côté jardin* sorti en novembre 2012 et ponctué sa présentation

d'un timide « j'espère que nous allons passer une bonne soirée tous ensemble ».

Il faudrait être malhonnête pour lui donner tort car la soirée fut plus que bonne ! Dès le premier morceau *I concentrate on you* de Cole Porter, le public, principalement composé de connaisseurs, a pu apprécier la virtuosité du guitariste. Philip Catherine n'a plus rien à prouver. S'il se produit encore sur scène, c'est uniquement pour le plaisir de jouer. Cela se voit et s'entend. Le visage inspiré, arc-bouté sur sa guitare, il parvient à en tirer des sons incroyables, à la fois mélancoliques et lyriques. Et ses musiciens ne sont pas en reste.

À commencer par le très jeune Antoine Pierre (il a vingt ans à peine !) à la batterie. À le voir s'amuser et tout oser, on dirait presque un enfant en train de taper sur des tonneaux de lessive mais il tape toujours juste et se montre même impressionnant quand il se lance dans un solo de batterie. Ce gosse a le jazz dans le sang à tel point qu'il néglige la partition que lui tend Philip Catherine pour l'inter-

prétation d'un morceau jamais joué auparavant. Et le guitariste de soupirer, dans un éclat de rire général : « Aux innocents les mains pleines ». De son côté, le pianiste italien Nicola Andreoli, au jeu lumineux et brillant, se montre impérial dans deux des trois morceaux qu'il a composés pour le dernier album de Philip Catherine : *Lost Land* et *La Prima Vera*. Les arpèges et les accords se mélangent avec finesse aux mélodies du guitariste. Ensemble, ils peuvent se permettre de belles escapades comme dans Janet, extrait du même album. À la contrebasse, le Liégeois Samuel Gerstmans, par son jeu sobre, souple et ferme, remplaçait avec brio Philippe Aerts avec lequel Philip Catherine joue habituellement depuis plus de vingt ans.

Mais ce quartet-là n'est pas qu'une simple addition de talents. Philip Catherine chaperonne affectueusement ses comparses et laisse à chacun l'occasion de s'exprimer en solo. Les clins d'oeil fusent et les regards s'illuminent. Une véritable osmose, faite de bonne humeur et de complicité, réunit tous ces musiciens visiblement contents d'être ensemble. Le public ne s'y est pas trompé et a chaleureusement applaudi les différents enchaînements tout au long du concert. La musique semble liquide tant elle est fluide et limpide. Entraînante aussi et même parfois festive. Les têtes n'arrêtaient pas de dodeliner et ma voisine de droite avait du mal à rester assise. Au total, du pur bonheur qui n'a duré que deux petites heures. Personne n'a vu le temps passer. Normal quand on s'amuse. Et on s'est bien amusé ce soir-là, le public, les musiciens et surtout Philip Catherine qui, à la fin du rappel, a fait mine de vouloir dormir et a ainsi rappelé avec humour qu'il n'était plus tout jeune. Pardi, avoir 70 ans et pouvoir encore se démenier sur scène pendant deux heures, il faut le faire !



Philip Catherine: du pur bonheur qui n'a duré que deux petites heures

Philip Catherine 70th Birthday à Neumünster : un beau concert tout simplement

Cinéma

La bride au vent

Julien Davrainville

Il se fait appeler Yachine, comme le gardien de but russe qu'il idolâtre. Parce qu'à part le foot, le jeune Tarek (Abdelhakim Rachid) n'a pas grand chose, dans son bidonville de la banlieue de Casablanca. Un grand frère qui joue les caïds sans foi ni loi, Hamid (Abdelilah Rachid) un autre à moitié fou et encore un autre au combat, avec des parents qui font ce qu'ils peuvent. Quelques amis et pas mal de frustrations, mêlées à une violence quotidienne devenue banale pour ces gamins. Quelques années plus tard, il perd la protection de son frère qui finit par prendre deux ans de prison. C'est la débrouille pour Tarek, qui devient l'homme de la maison, celui qui doit rapporter de l'argent. Il a toujours ses copains et même une fille en vue, Ghislaine, belle et protégée. Quand Hamid sort de sa geôle, il s'éloigne de sa famille. Il en a trouvé une autre : ses frères salafistes. Pendant son séjour derrière les barreaux, il s'est forgé une solide conviction d'islamiste radical et le calme extérieur qu'il dégage ne fait qu'affirmer sa haine intérieure. Un événement tragique va mener Tarek et ses amis à rejoindre cette communauté. Eux aussi semblent apaisés, le champ des possibles semble s'agrandir. Mais les salafistes ont d'autres desseins pour eux et leur annoncent bientôt qu'ils ont été choisis pour mourir en martyrs, au terme d'attaques terroristes. Ils seront les « chevaux de Dieu », mais aucun ne semble se rendre compte de l'ineluctabilité de ce nouveau destin.

Dans Les chevaux de dieu, Nabil Ayouch ne cède ni au misérabilisme, ni même à la compassion

Nabil Ayouch (réalisateur du magnifique *Ali Zaoua, prince de la rue* en 2000), saisit l'enfance du mal avec une intelligence et une virtuosité remarquables. Avant d'en faire des kamikazes, il décrit minutieusement ce qui a conduit les personnages à cet extrémisme. Jamais, pourtant, il ne cède au misérabilisme ni même à la compassion. À la place, le cinéaste s'attache à montrer le manque de repères de ces enfants par des plans filmés de loin avec une longue focale, pour montrer à quel point l'enfer, pour eux, est bien les autres. Agressions, chamailleries d'enfants, secrets d'adultes : tout est ausculté de cette façon. Pour présenter le bidonville, son immensité, sa pauvreté, on le filme comme un désert, avec de grandes vues aériennes, par des travellings grandioses, des images signées Hichame Alaouie, ancien chef opérateur de Joachim Lafosse. Tout est là, surtout la fraternité des garçons : leurs parties de football apparaissent alors comme les prémices de la solidarité nécessaire à l'endoctrinement. La pauvreté est un moteur, les moyens pour en sortir sont autant d'issues bouchées. On y voit aussi la rivalité des deux frères, dont les extrémistes vont se servir pour mesurer leur implication.

Tiré du livre de Mahi Binebine, *Les étoiles de Sidi Moumen*, le film retrace avec force détails la trajectoire des terroristes qui se firent exploser le 16 mai 2003 dans le centre de Casablanca, visant des intérêts occidentaux et tuant une quarantaine de personnes. Nabil Ayouch, soutenu dans cette entreprise par le gouvernement marocain, parvient à installer la distance et la clairvoyance nécessaires dans un récit forcément d'actualité. *Les chevaux de dieu*, remarqué au dernier festival de Cannes, est un film fort et marquant, aussi documentaire que spectaculaire.